

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 32

Artikel: Les amateurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224050>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



VIVE LE SOLEIL !

NOUS voici au sommet de l'été. Le soleil ce vieux colonial, a accompagné ses sujets jusqu'à Paris, et nous profitons nous aussi de ses bienfaits. C'est vraiment un plaisir de n'avoir pas un mouvement à faire pour être inondé de sueur et pour gagner une soif inextinguible, alors que l'été dernier il fallait se donner tant de mal pour arriver à ce résultat. Il est exquis de se coucher à l'ombre, dans un endroit un peu ventilé, et de se laisser vivre sans penser à rien, en laissant la terre tourner comme il lui plaît. Le soleil est, décidément, un grand magicien. Il crée de la joie avec rien, il fait des miracles avec ses rayons et il n'est pas étonnant que les anciens lui vouaient un culte spécial. Quant à nous, qui admirons les inventeurs de la politique, des impôts, de la T. S. F., des gaz asphyxiants, des films parlants cent pour cent, du chauffage central et de toutes les balancoires, nous devrions songer à admirer un peu plus l'inventeur du soleil. C'est grâce au soleil que les journées de vacances sont si longues et si joyeuses. C'est lui qui chauffe l'Océan, notre baignoire commune et qui donne à nos stations alpestres cet air de fête. D'un sourire, il fait naître des myriades de mouches, qui mettent dans l'air le bruissement de leurs ailes et leur tourbillon fantasque. C'est au soleil que nous sommes redevables des taons agressifs, des guêpes voraces, des moustiques surtout, ces imperceptibles et folâtres insectes.

J'aime ces charmantes petites bestioles. Elles font à nos oreilles, le soir, une musique ténue, qui nous rappelle un peu celle des moteurs d'avions et elles nous procurent deux gentilles distractions absolument gratuites : premièrement, nous leur faisons la chasse, ce qui est passionnant ; deuxièmement, quand nous avons eu l'avantage d'être piqués, nous nous grattons, ce qui est délicieux et follement amusant. Vive le soleil, qui nous égaye et auquel nous voudrions renouveler chaque année un abonnement d'un an ; vive le Conteur, auquel il est plus facile de s'abonner, qui complète la cure de soleil par les rayons qu'il nous glisse dans l'esprit et qui, lui, plus généreux, apporte ses bienfaits en toute saison.

Philosophique. — Toupin marchande une couronne funèbre pour porter sur le tombeau de sa défunte.
— En voici une en fer, lui dit-on. Les inscriptions sont gravées et ne peuvent pas s'effacer ; tandis que sur les couronnes immortelles...

— Eh ! mon Dieu, interrompt Toupin, ce serait déjà bien joli si nos « regrets » duraient autant que les couronnes !

Façon de parler. — Deux ménagères se rencontrent ; l'une d'elles tient par la main un bambin de cinq à six ans.

— C'est votre « petit » ? interroge l'autre.
— Mais oui, madame.
— Comme il est « grand » !



TOINE ET SA SUZON

DU que l'avant età maryà, Toine et sa Suzon n'avant rein su fère que l'ão dèpustà. N'è pas que l'étant croüï l'on à l'autro, na. Mâ s'accordàvant pas lè doù et pu l'è tot. L'è dâi z'affère qu'arrevant, vo dio. Dinse, la reseгна l'è bin bouna ; la soupa à tserfouillet, on pào rein trovà de meillão. Mâ, bêtade prào reseгна dein de la soupa à tserfouillet, cein va vo fère on brévon à vo rebouillî l'estoma et à itre à but de reindre. Eh bin ! lo maryàdzo de Toine et de sa Suzon l'età dinse : doù z'andzo quand l'étant solet, on einfè quand l'étant einseimbllo. On einfè ! bin pî que tot cein ! On n'arâi pas oïu tounâ quand sè dèpustàvant, dâo tant que fasant montâ l'ão dzerno (voix).

Cein ne pouève pas doùra dinse. Lo bon Dieu l'a zu pedhî de leu et on dzor que la Suzon l'avâi voliu montâ su on ceresî po couillî quauque cerise, la brantse s'è trossâie. L'è tsesâite, La Suzon per dèssu la tita la première que l'a età einnuquâie. Ei via po l'autro mondo, iò l'a età bin reguva, po cein que n'avâi jamé rein fé dé mau.

Lo Toine l'a dan età solet, mà pas grand teimps. Cein lo tsandzîve tant de pas sè dèpustâ que l'a attrapâ onna sorta de maladi, que l'eïr è moo assebin.

L'etài on andzo, vo l'è de. Vo faut dan pas m'eïn voliiâ mau se vo dio que l'a prâi lo seindâ dâo Paradi, tot drâi, sein trabetsî.

L'a terî la senaille. Saint Pierre l'è venu vèrè que lâi avâi :

— Ah ! l'è tè, Toine, que lâi a de dinse. Ie t'atteindè et t'avé gardâ onna bouna pllièce. Te sâ qu'ão Paradi on è doù per doù : on hommo, onna fenna. Justameint, la pllièce que tè baillo l'è dècoûte onna tant brava fenna. Quin bî paa (paire) z'allâ fère lè doù, tot parâi, et po tota l'éternità.

— Grand maci, bon saint Pierre. Vo z'îte bin boun einfant. Quemet s'appele-te clia bouna fenna ?

— On lâi dit Suzon... D'ailleu lâi a min d'autra Suzon à Paradi. Mâ, qu'a-to ? Te fâ la potta. I-to mau ?

— Na, pas pî. Mâ, dite-mè vâi, bon saint Pierre, vo n'arâi pas dâi iadzo on autra pllièce ?

Marc à Louis.

LES AMATEURS

DEPUIS que l'on savait dans le village que je voulais vendre ma voiture torpédo pour acheter une conduite intérieure, il ne se passait pas un seul jour sans qu'un individu vint me faire payer à souper.

Il arrivait au moment où nous nous mettions à table, dirigeait sur le rôti un regard qu'il paraissait, au prix de toutes les peines du monde, ne pouvoir en arracher et déclarait : « Mâtin, ça sent bon chez vous ».

J'étais bien obligé de lui répondre : « Asseyez-vous, vous allez souper avec nous ».

— Ma foi, répondait-il, ce n'est pas de refus. Après le repas, qui avait été suivi du café, de quelques liqueurs et corsé d'excellents cigares, le gaillard consentait à me faire connaître le but de sa visite :

— C'est à propos de votre torpédo ; c'est-à-dire vrai que vous voulez vous en défaire ?

— Vous seriez amateur ?

— Ma foi, ça se pourrait.

Je le conduisais au garage en lui précisant les qualités exceptionnelles d'une voiture dont j'avais lieu d'être satisfait, qui n'avait presque pas roulé, qui n'avait jamais eu la moindre panne, ni reçu le plus petit choc. Je lui indiquais le prix raisonnable que j'entendais en tirer. Il ne sourcillait pas, réfléchissait un moment et haussait :

— Pour me prouver que votre guimbarde marche bien, conduisez-moi à Sottenville, j'ai là un oncle à héritage qui s'attarde un peu et que je n'ai pas vu depuis l'année dernière, je ne serais pas fâché de me rendre compte s'il décline. Je conduisais mon client voir son oncle en lui signalant tout le long du chemin les qualités de ma voiture, la facilité avec laquelle elle montait les côtes, la douceur du changement de vitesse, sa souplesse, etc.

Au retour, l'acheteur éventuel se frottait les mains ; il avait constaté que son vieil oncle avait fléchi ; quant à la voiture, il n'en parlait plus et quand je lui demandais ce qu'il décidait, il me répondait :

— Je vais réfléchir. La voiture est bonne et très coquette, mais il faut que je trouve un garage et puis, je préfère attendre encore un peu, des fois que mon pauvre cher oncle viendrait à disparaître, je pourrais sans doute me payer une conduite intérieure, moi aussi.

Le lendemain, un nouvel amateur venait partager un repas, me demandait à réfléchir et, en se grattant la tête, regrettait :

— Quel dommage que ce ne soit pas une torpédo camionnette.

Le défilé se poursuivit pendant plus d'un mois suivant ce rite invariable : l'amateur se présentait à l'heure du dîner, ne faisait aucune objection quand je lui offrais de se restaurer, m'invitait à exécuter une randonnée dont le prétexte était une course urgente qu'il avait à faire, puis il trouvait le prix de la voiture trop élevé pour une auto d'occasion ou ne faisait à ce sujet aucune observation.

Quand il ne critiquait pas le prix, l'amateur était prêt à prendre la voiture tout de suite, mais renseignements pris, j'apprenais qu'il était insolvable et que, lorsqu'il avait acheté une bonbonne de vin, il fallait l'huissier pour la lui faire payer.

Les vrais amateurs, ceux qui pouvaient solder leur achat, se montraient méfiants. Ils ne comprenaient pas que je voulusse me « défaire » d'une voiture intacte, jolie de ligne, à l'état neuf.

Il y a quelque chose là-dessous, pensaient-ils ; on ne vend pas une bonne voiture. Et ils me posaient cent questions pour m'amener à leur dévoiler les vices rédhibitoires de mon auto.

— Ah ! si le démarreur n'avait pas fonctionné, si le radiateur avait fui, si les phares avaient été aveuglés, le klaxon muet, le carburateur toujours noyé et si le moteur avait cogné

comme un sourd, tout eut marché à souhait. On eut encore consenti à profiter de l'occasion si l'on n'avait soupçonné d'avoir été touché cruellement par la crise des affaires et plongé dans une misère noire. N'étant pas moi-même fauché comme un pré et ma voiture étant en parfait état, nul ne voulait l'acheter, par prudence, mais les amateurs d'un bon dîner et d'une agréable promenade se multipliaient. Ils avaient toujours une course urgente à faire, et ils ne songeaient même pas à me remercier de les avoir véhiculés pour essayer la voiture.

Un jour, ce fut une potée d'amateurs qui arriva pour dîner. C'était un dimanche. Ils étaient trois frères à l'air finaud, madré et retors qui riaient sous cape du bon tour qu'ils s'apprétaient à me jouer.

Je compris tout de suite que ces dégourdis prétendaient faire un excellent repas et une agréable promenade à mes dépens pour occuper leur dimanche, mais qu'ils n'avaient aucune intention d'acheter ma voiture d'occasion.

Je les dévisageai. Dans un concours d'idiots le jury eut été très embarrassé pour trouver auquel des trois il devait décerner le premier prix. Aucun ne savait conduire et il leur eut fallu cinq ans d'études pour arriver à distinguer le pont arrière du radiateur.

Je les dévisageai. Dans un concours d'idiots le jury eut été très embarrassé à quinze kilomètres d'ici, voulez-vous m'accompagner, nous essaierons la voiture, à l'aller et au retour.

Ils se montrèrent ravis. Je les entassai à l'arrière avec des paniers sur les genoux qu'ils crurent alourdis de provisions. Je les emmenai en pleine forêt, un peu plus loin que je le leur avais laissé prévoir. Quand nous fûmes arrivés à un carrefour, je les priai de descendre et de chercher un bel endroit propice pour nous y installer et dîner joyeusement.

Ils s'égarèrent chacun dans une direction, pendant ce temps-là je fis demi-tour et je rentrai seul à la maison.

Un nom de baptême. — Comment l'appellerez-vous? demande au père, M. Pettabosson.

— Piepape.

— Vous dites?

— Piepape.

— Où avez-vous pris ce nom-là? ce n'est pas un nom du calendrier.

— Pardon, Monsieur. C'est précisément le saint d'hier, et comme c'est le jour de la naissance du petit, nous l'appellerons Piepape.

L'officier municipal se décida à regarder le calendrier et lut: saint Pie, pape.

— C'est vrai, dit-il, vous avez raison. Je vais d'abord écrire Pie... Et puis, si des fois il devenait pape, il l'ajoutera sur sa carte de visite.

LA POULE HORLOGÈRE

DES qu'il commençait à faire froid, la montre de Toutoure semblait avoir des rhumatismes comme son maître: elle s'arrêtait. Alors Toutoure la prenait, la secouait, l'approchait de son oreille — tic — tac — tic tac — tic tac — entendait-il. Et la montre finissait par se taire tout à fait, refusant de battre, malgré les exhortations les plus énergiques.

— Allons! grommelait Toutoure. En voilà encore pour trois francs, chez ce voleur d'horloger!

Il en gagne, M. Flutin, l'horloger, en cette saison de rhumatismes!

Or, un jour où il était en train de secouer ainsi sa montre. Toutoure crut remarquer que la chaleur de sa main lui faisait du bien, à la vieille toquante. Mais oui, elle se ragaillardissait; dès qu'elle avait un peu chaud elle devenait plus ingambe, repartait, guillette, pendant une ou deux minutes.

— Hé! conclut-il. C'est peut-être de la chaleur qui lui manque, tout simplement. Attends, alors!

Et il alla mettre sa montre sous une poule couveuse, une grosse poule noire, très emplumée,

qui était en train de faire éclore des œufs depuis quelques jours, dans un coin de la grange.

La poule ne fit pas trop de manières. Elle considéra, d'un œil oblique, cette chose étrange que son maître lui apportait... — Ah! le drôle d'œuf! Qu'en sortirait-il de celui-là? — et, docile, elle se raccroupit, étala ses plumes noires, en édreton, ne bougea plus.

Durant toute la nuit, elle couva ainsi la montre.

Le lendemain matin, Toutoure entra dans la grange, gagna le coin chaud où se recueillait la couveuse, allongea la main sous les plumes... Et que trouva-t-il? Sa montre qui marchait: « tic tac! tic tac! tic tac! » Ah! elle n'était plus gênée dans les jointures. Elle allait, allait, d'un mouvement alerte, comme une gamine qui danse à la corde. Et cela dura. Toute la journée, la montre marcha encore. Plus besoin d'aller chez l'horloger. La poule avait réparé la montre aussi bien que lui! Elle en savait peut-être autant, la fine!

PSYCHOLOGIE FÉMININE

POULARD, une crème de mari, écrivait à son bureau les ennuyeuses lettres d'affaires quand, froufroutant, parfumée, couverte de dentelles, de bijoux, et charmante d'ailleurs, Mme Poulard entra:

— Bonjour, mon ami, tu es occupé?

— Très occupé, mignonne. Et si tu voulais être bien gentille...

— Oui, oui, je me sauve, je n'ai qu'un mot à dire: j'ai trouvé rue de Bourg un amour de petit manteau à fourrure, tout à l'heure on t'apportera la facture. Je me sauve...

— Pardon... combien coûte l'amour de manteau?

— Oh! presque rien... deux mille francs.

— Aïe! Et c'est ce que tu appelles rien? Mais ma chérie, j'ai déjà payé 2000 francs tout à l'heure, 3000 la semaine dernière, si cela continue...

— Bien, mon ami, n'achève pas; je m'habillerais désormais d'indienne.

Elle part et fait claquer la porte. Une heure après, ayant payé 2500 francs, M. Poulard implorait humblement son pardon.

— Voyons, mon petit oiseau...

— Laissez-moi!

— Ecoute, j'ai été un peu vif, je le regrette.

— Vous n'avez pas été vif, vous avez compté avec moi! C'est fini, je ne vous aime plus...

— Et pourquoi, ma chérie?

— Parce que, monsieur, quand mon mari compte avec moi, il ne compte plus pour moi!

ON VOTE AVEC ESCIENT

TOUTES les fois qu'y a des votes, ceux qui font les papiers recommandent la même scie. Avant, ils vous font signe avec une porte de grange: VOTEZ OUI!... VOTEZ NON (suivant que vous tenez la *Revue* ou bien la *Gazette*). Et puis dessous, toujours avec de ces tant grosses lettres que ça vous tire les yeux hors de la tête un puissant bout, comme ceux des bibornes:

CITOYENS, TOUS AUX URNES!

PAS D'ABSTENTION!

Ce qui ne manque pas non plus, quand on a fini de voter, c'est l'engueulée à ceux qui n'y ont pas été:

« Quant aux électeurs qui n'ont pas cru devoir se déranger, nous ne pouvons que répéter que leur manque d'esprit civique... »

Etc., etc. Ça n'est pas seulement la peine de redire tout le chapitre; vous l'avez tous eu lu.

Nous, n'est-ce pas, on ne veut pas se tourner les sangs pour si peu. Il faut bien que les journalistes aient quelque chose à dire, mais quand même il ne faudrait pas nous prendre pour des bêtes. Pour des questions de sorte, on sait bien qu'on est là. Allez-voir demander à notre gros Ulrique si on a su se déranger dans le canton de Vaud, quand il venait te fourrer son bancal

dans les roues du berrou de la Société des Nations. On a tréouté être voter: quand y faut, pas besoin qu'on y soit d'obligés par la police et les amendes du préfet.

Mais alors pour ces brouilleries que personne ne s'y retrouve, que quelques avocats qui font d'assemblant de s'y reconnaître, on ne peut pourtant pas se tracasser pour ça. On se remue-rait déjà plus vite pour aller boire une verre ou faire une partie de quilles que pour aller voter sans savoir au Dieu monde s'il faut qu'on mette oui ou bien qu'on mette non. Sans compter que souvent ça ne tire pas plus à conséquence que de dire chat ou minon. Si c'est les *oui* qui gagnent, on est sûr que les impôts lèvent. Si les *non* sont vainqueurs, c'est certain que les taxes veulent venir plus fortes: sans ça, vous n'y voulez pas connaître de différence.

Et puis quoi? Si on est d'attaque, on l'est avec escient et on ne veut pas faire de l'ouvrage inutile. Ecoutez-voir un peu celle qu'on m'a z'eu racontée de deux de par Lausanne.

Quand même ils étaient frères, ils n'avaient pas tous les jours les mêmes idées, mais ça ne les empêchait pas de s'aimer tout plein, comme des frères, quoi! Ils restaient bien aux deux bouts de la ville, mais c'était régulier comme une mécanique: le dimanche, en sortant du préche, ils se retrouvaient chez l'aîné qui avait sa carrée tout proche de l'église. Et patati, et patata, ils se racontaient les nouveaux, se contrepointaient joliment, prenaient un doigt de quelque chose et trouvaient tout ça bien plaisant.

Adonc, certain dimanche qu'on votait par toute la Suisse, l'un des deux fait à l'autre:

— Il faut quand même aller voter contre cette nouvelle loi qu'ils ont encore fabriquée par ce Berne.

— Comment, contre? que répond l'autre — que c'était donc l'aîné. Elle n'est déjà rien tant mauvaise, cette loi. Il nous faut l'accepter, non pas.

Et les voilà qui s'embryent les deux à te discuter politique, qu'on aurait presque dit la *Revue* et le *Pays*. Après qu'ils se sont un aligné toutes les raisons, l'aîné fait presque état de se mettre en colère et dit comme ça au plus jeune:

— Enfin quoi, ça ne mène à rien de te montrer les choses? Tu es bien décidé à suivre ton idée?

— Pardi! Toi tu suis bien la tienne.

Et là-dessus voilà le vieux qui prend un ton tout radouci et qui fait à l'autre:

— Et bien tant mieux! Respect pour toi! Parce que, comme ça, on n'a au moins plus besoin de se déranger. Tu votes *non*, moi *oui*; on se détruit l'un l'autre: autant se détruire sur place. A la tienne donc, frère! On a fait son devoir.

Gédéon des Amburnex.

La Patrie Suisse. — Le numéro du 8 août de la « Patrie Suisse » nous offre de nombreuses actualités: fête fédérale de gymnastique à Berne, fête des musiques, camp des éclaireurs à Kandersteg, une vue du professeur Forel dans l'intimité, Signa-lons, à côté des romans et nouvelles qui donnent toujours à la « Patrie Suisse » une valeur spéciale. un bel article remarquablement illustré sur les Gastlosen, une jolie étude sur les instruments de musique anciens qui en se transformant ont donné le piano moderne, une page amusante sur les chats saisis dans leurs attitudes les plus gracieuses et les plus caractéristiques.

Tentation. — Monsieur et madame passent devant la vitrine d'un grand joaillier.

Madame, suspendant sa marche:

— Oh! ces brillants! Vois donc, on a peine à en supporter l'éclat.

Le mari, entraînant sa femme:

— Que serait-ce, chère amie, si je devais en supporter le prix!

Un comble. — Un pianiste hongrois, qui taquine l'ivoire dix heures par jour, parle de sa force à quelques musiciens.

— En effet, dit un mélomane, vous devez être un pianiste « di primo cartello ».

— Mon Dieu! oui. Je suis tellement fort que je me donne des leçons!